

Title	Le Hugo royaliste dans l' ode au « Rétablissement de la statue de Henri IV »
Author(s)	Kurokawa, Ayako
Citation	Gallia. 2015, 54, p. 43-52
Version Type	VoR
URL	<a href="https://hdl.handle.net/11094/61942">https://hdl.handle.net/11094/61942</a>
rights	
Note	

*Osaka University Knowledge Archive : OUKA*

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

## Le Hugo royaliste dans l'ode au «Rétablissement de la statue de Henri IV»

Ayako KUROKAWA

Lorsque Hugo écrit *Marion de Lorme* en 1829 et *Le Roi s'amuse* en 1832, le gouvernement y voit une critique de la royauté. On lui demande de modifier le Louis XIII faible et le François I<sup>er</sup> débauché<sup>1)</sup> qu'il décrit dans chaque pièce. Mais le poète refuse d'obtempérer. Selon lui, de telles images du roi ne manifestent pas une critique du régime, mais l'Histoire seulement. L'autorité royale a-t-elle raison de s'inquiéter ? Peut-être que oui. À cette époque, le roi décrit par Hugo lui fait évoquer naturellement la manifestation politique. Car, le jeune écrivain commence sa carrière comme poète royaliste et il affirme la relation étroite entre la politique et la littérature dans la préface de son premier recueil de poèmes, intitulé *Odes et poésies diverses* (1822<sup>2)</sup>) : «Il y a deux intentions dans la publication de ce livre, l'intention littéraire et l'intention politique<sup>3)</sup>.» Séduit par l'œuvre du jeune homme<sup>4)</sup>, Louis XVIII décide de lui attribuer une pension de mille francs et Stendhal dit que le véritable poète du parti ultra n'est pas Lamartine, mais Hugo<sup>5)</sup>. Le poète, lui, se définit aussi comme royaliste sous l'influence de sa mère. Dans *Odes et poésies diverses*, il consacre des odes à la famille royale opprimée par la violence<sup>6)</sup>. De plus, en espérant que le journal royaliste approuve son œuvre, il rend visite à l'éditeur du

- 
- 1) La pièce de théâtre *Marion de Lorme*, écrite en 1829, a été interdite par la Restauration et n'a été représentée qu'en 1831. *Le Roi s'amuse* a été suspendu et interdit dès le lendemain de la première représentation en 1832. L'interdiction des deux pièces a rapport à la figure du roi de France décrite. On l'a analysée dans deux articles : «Deux figures du roi dans *Notre-Dame de Paris* et *Marion de Lorme*» (*Gallia*, N° 51 Bulletin de la Société de Langue et Littérature Française de l'Université d'Osaka, 2012, pp. 1-10.) et «L'effet du rire dans *Le Roi s'amuse*.» (*Ibid.*, N° 52, 2013, pp. 31-39.)
  - 2) Ce recueil se développe avec le temps. Hugo intitule d'abord le premier recueil *Odes et poésies diverses* en 1822, et ensuite, *Odes* en 1823, *Nouvelles odes* en 1824. À partir de 1826, il le publie comme *Odes et Ballades*. Quand nous écrivons «*Odes et Poésies diverses*» dans cet article, il s'agit de la première version du recueil.
  - 3) Victor Hugo, «La préface de 1822», *Odes et Ballades, Œuvres poétiques I avant l'exil*, édition établie et annotée par Pierre Albouy, Gallimard, «Pléiade», 1964, p. 265.
  - 4) Louis XVIII écrit en marge de l'ode à «La mort du duc de Berry» : «superbe». (Adèle Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tome II, librairie internationale, 1867, p.53.)
  - 5) «L'*Edimburg Review* s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti ultra. Ce parti, si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies ; mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo.» (Stendhal, *Correspondance inédite*, précédée d'une introduction par Prosper Mérimée, Michel Lévy frères, Libraires-éditeurs, 1855, pp. 221-222.)
  - 6) Voir par exemple l'ode à «Louis XVII» ou celle à «La mort du duc de Berry».

*Drapeau Blanc*. Bref il est incontestablement un royaliste. Or, par rapport aux deux pièces dont on a parlé ci-dessus, le jeune Hugo n'est-il qu'un poète du régime ? Est-ce que l'on peut entrevoir le futur Hugo qui pour réaliser son théâtre historique décrira plus tard un roi de France qui s'intéresse aux misérables ? En vue de saisir le jeune Hugo comme royaliste, on va examiner le plus ancien poème d'*Odes et ballades*<sup>7)</sup> : «Le Rétablissement de la statue de Henri IV».

### I. Hugo, le royaliste

À la fin de 1818, l'Académie des Jeux Floraux a choisi le sujet du concours de l'année : il s'agit du «Rétablissement de la statue de Henri IV», qui vient d'être érigée le 25 août. L'année suivante, elle a attribué le Lys d'or, c'est-à-dire la plus haute récompense, à un jeune homme de dix-sept ans, Victor Hugo. D'abord le poète ne voulait pas participer à ce concours, parce qu'il était déjà occupé par la rédaction de deux autres pièces<sup>8)</sup> et qu'il devait soigner sa mère malade. Mais quand il le lui dit, elle répondit tristement : «Ah ! c'est vrai, maudite maladie!<sup>9)</sup>» Le regret de sa chère malade l'a poussé à achever une ode en une nuit seulement : c'est l'ode au «Rétablissement de la statue de Henri IV». Après qu'elle ait été imprimée dans *Le Recueil de l'Académie des Jeux Floraux* en juin 1819, l'ode a été intégrée comme la cinquième ode dans *Odes et poésies diverses* en 1822. L'ode semble donc un poème non seulement royaliste, mais aussi crucial pour le jeune Hugo. On l'a ainsi choisie pour examiner le Hugo royaliste. Pour cela, on va saisir tout d'abord le contexte historique autour de cette ode, et ensuite, on y examinera le jeune Hugo royaliste.

À vrai dire, la statue équestre du Béarnais sur le Pont-Neuf est déjà revenue dès la première entrée de Louis XVIII à Paris, c'est-à-dire le 3 mai 1814 ; mais ce n'était qu'un simple moulage de plâtre. Le roi revenu l'a rétablie très rapidement pour enraciner encore une fois la monarchie en France en profitant de l'image de Henri IV. Le Bourbon restauré comptait d'abord sur la popularité du fondateur de la dynastie. En effet, lors de l'entrée de 1814, beaucoup de théâtres parisiens ont donné des pièces louant la monarchie, et des actions héroïques du souverain. L'autorité nouvelle attirait les faveurs du peuple grâce à l'image de Henri IV. La figure du Béarnais servait de lien entre la monarchie et le peuple.

Ensuite, en mettant en valeur la popularité du Béarnais, la Restauration fait

7) Hugo écrit «Le Rétablissement de la statue de Henri IV» en février 1819. Il est vrai que l'ode aux «Derniers Bardes» a été rédigée en juin 1818, mais elle a été supprimée à partir de la 2<sup>e</sup> édition.

8) Il s'agit de «Moïse sur le Nil» et des «Filles de Verdun».

9) Adèle Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, sous la direction d'Anne Ubersfeld et Guy Rosa, Plon, 1985, p. 319.

aussi le lien entre le passé et le présent, c'est-à-dire entre la France des guerres de religion et de la Ligue de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et le royaume bouleversé depuis la Révolution. La diffusion de la figure de Henri IV sous la Restauration souligne que le roi revenu comme son ancêtre peut pacifier le pays et qu'il peut réconcilier les adversaires. L'image de Henri IV rapproche étroitement le grand passé au présent, plein de problèmes. La monarchie rétablie a l'ambition de «renouer la chaîne du temps» selon l'expression même du préambule de la Charte<sup>10</sup>. Autrement dit elle veut restaurer une dynastie, qui devait persister éternellement. Ainsi sous le piédestal de Henri IV rapidement réalisé lors de la première entrée de Louis XVIII, on peut lire *Ludovico reduce, Henricus redivivus*, c'est-à-dire «Louis étant revenu, Henri revit». La Restauration montre encore une fois l'image de l'ancien roi pour remplacer le présent blessé par le passé glorieux<sup>11</sup>, c'est-à-dire pour restaurer l'image de la monarchie par la figure de l'ancien monarque puissant.

L'Académie se rend compte bien sûr de ce point. Le sujet de l'année 1818 est très intentionnel pour défendre l'autorité royale. Et Hugo, choisi par elle, est donc considéré incontestablement comme royaliste, ou plutôt ultra comme Stendhal le dit. En effet, il est évident que dans son ode, on trouve plein d'amour pour Henri IV. En vue de louer la statue du grand roi, Hugo la qualifie d'«image auguste et chère», de «statue adorée» et d'«image vénérée». «Auguste» (deux fois), «cher», «fidèle», «vénéré», de telles épithètes servent à rappeler d'emblée la mémoire glorieuse et la popularité de ce souverain. De plus, le poète répète quatre fois les termes «le héros» dans le poème en vue d'accentuer la grandeur de Henri IV. Le roi au temps des guerres de religion, au XVI<sup>e</sup> siècle, a réussi à pacifier le pays. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il devient le symbole de la restauration de la monarchie, c'est-à-dire du retour de l'ordre :

Qu'il est beau, cet airain où d'un roi tutélaire  
La France aime à revoir le geste populaire  
Et le regard accoutumé !<sup>12</sup>

Avec la réapparition de la statue du Béarnais, la France revoit «le geste populaire et le regard accoutumé». Elle s'identifie avec la figure du roi et elle retrouve le royaume d'autrefois. Le retour de la monarchie rétablit donc l'ordre

10) Yann Lignereux, «Dans les pas d'Henri IV. La Restauration à Paris, Lyon et Amiens», in *Imaginaire et représentations des entrées royales au XIX<sup>e</sup> siècle : une sémiologie du pouvoir politique sous la direction de Corinne et Éric Perrin-Saminadayar*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, pp. 22-23.

11) Voir la médaille commémorative. Elle illustre pleinement ce dédoublement du monarque (*Ibid.*, p. 38). Au XIX<sup>e</sup> siècle, le roi affleure donc derrière les traits de Henri IV comme le monarque avant la Révolution le faisait derrière l'image des dieux grecs comme Apollon.

12) Victor Hugo, «Le Rétablissement de la statue de Henri IV» (abréviation : *RH.*), *Op. cit.*, p. 312.

dans la société. Ainsi, le poète partage bel et bien l'image de Henri IV avec l'autorité contemporaine.

En outre, pour accentuer sa place politique, Hugo se définit comme antirévolutionnaire dans l'ode. Il y accuse les révolutionnaires des démolitions<sup>13)</sup> de la statue équestre du roi et de la profanation des tombes de la famille royale :

Voulaient-ils (=des ingrats) donc jouir d'un portait plus fidèle  
 Du héros dont leur haine a payé les bienfaits ?  
 Voulaient-ils, réprouvant leur fureur criminelle,  
 Le rendre à nos yeux satisfaits ?<sup>14)</sup>

Il rappelle le sacrilège des révolutionnaires lors de la Terreur et il affirme que c'est une « fureur criminelle ». Non seulement ils se jouent du portrait du roi, mais aussi ils brisent son cercueil. « L'aspect de Henri, ses vertus, sa mémoire » n'arrivent pas à désarmer ainsi des ingrats. Pour Hugo, la révolution n'est qu'une violence et elle n'est qu'un crime dans l'Histoire humaine<sup>15)</sup>. Ainsi, l'amour pour le Béarnais et la haine contre la révolution dans l'ode nous montrent que Hugo appartient au royalisme.

## II. La disparition du gouvernement actuel

En 1818, juste après la fête de l'inauguration de la statue, Hugo se définit lui-même dans un poème, intitulé « Réponse à l'épître au roi de M. OURRY, insérée dans le *Moniteur* du 26 août 1818 » : « Suis-je *ultra* ? Je ne sais ; mais je haïs tout excès<sup>16)</sup>. » Hugo y affirme qu'il est au moins un royaliste qui hait la Terreur. Or, dix ans plus tard, il se penchera plutôt sur les misérables et il inventera Hernani et Quasimodo. Est-ce que l'on ne peut pas entrevoir le futur Hugo qui s'éloignera de l'autorité royale et qui s'intéressera surtout aux petites gens ? Pour répondre à ces questions, on va remarquer deux rois dans l'ode : c'est-à-dire Henri IV et Louis XVIII, le roi d'hier, d'une part, et le roi d'aujourd'hui, de l'autre. Ensuite, on analysera le rôle du « peuple » dans l'ode.

En lisant l'ode au « Rétablissement de la statue de Henri IV », on va

---

13) On peut déjà entrevoir ici la haine des démolisseurs chez Hugo. Il ne cesse de dénoncer les démolitions des monuments. En 1825, il écrit un essai sur la démolition : « Guerre aux démolisseurs ! » (*Littérature et philosophie mêlées, Œuvres complètes*, « Critique », Robert Laffont, « Bouquins », p. 1985).

14) *RH.*, p. 310.

15) Pour Hugo, la révolution est toujours un crime du genre humain. Deux ans après la rédaction du « Rétablissement de la statue de Henri IV », il le mentionne encore une fois dans la première ode du recueil : « Le poète dans les révolutions ». Dès le début des *Odes et Ballades*, il ne cache pas sa haine de toute violence qui bouleverse la société et il la manifeste aussi dans « Les Vendéens » et « Quiberon ». On peut dire ainsi que « Le Rétablissement de la statue de Henri IV » appartient à la série du poème contre la Révolution.

16) Victor Hugo, *Odes et Ballades, Op. cit.*, p. 178.

s'apercevoir que par rapport aux louanges à Henri IV, Hugo ne parle jamais du gouvernement actuel, qui a réussi en réalité à installer la statue royale sur la place originale. Il est certain que le sujet du concours de l'année 1818 est «le rétablissement de la statue de Henri IV» et qu'il n'est pas obligatoire de mentionner la monarchie régnante, mais le but du rétablissement de la statue est clairement d'éclipser les mémoires blessées et de renforcer la légitimité royale par le passé glorieux. En effet, Pierre Baour-Lormian, membre de l'Académie<sup>17)</sup>, rappelle le souvenir de Louis XVIII dans son poème consacré au rétablissement de la statue dans *Le Journal des Débats*, publié le lendemain de la fête de l'inauguration. Hugo semble concevoir aussi au moins une fois une comparaison entre Henri IV et Louis XVIII avant le concours<sup>18)</sup>. Il comprend aussi sans doute la liaison importante entre le roi d'hier et le roi d'aujourd'hui pour «renouer la chaîne du temps.» Pourtant en 1819, il ne superpose pas cette fois les deux rois. D'un côté, il montre la popularité de Henri IV ; d'un autre, il ne la lie pas à la réputation du gouvernement actuel. Ainsi l'ode de Hugo ne sert pas directement à renforcer la légitimité de la Restauration.

Le poète efface l'influence de la monarchie sur le rétablissement de la statue. Il ne la mentionne pas, mais par contre, il décrit le peuple pour souligner la popularité de Henri IV. Qu'est-ce que le peuple ici ? Par rapport aux ingrats, aux criminels, aux révolutionnaires qui ont détruit la statue royale, Hugo utilise ce mot comme «foule qui a besoin de la figure de Henri IV»<sup>19)</sup>, c'est-à-dire de l'ordre ou de la paix. Dans la troisième partie de l'ode c'est la foule qui fait avancer la statue :

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule.  
 Ah! volons, joignons-nous à ces efforts pieux.  
 Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule !  
 Henri me voit du haut des cieux<sup>20)</sup>.

Remarquons d'abord le «je» avant l'analyse du «nous». Ému par des chants d'allégresse aux pieds de la statue, le «je» veut se jeter dans la foule pour se joindre au transport. On peut penser que ce pronom personnel désigne Hugo

---

17) Né en 1770 et mort en 1854. Poète descriptif et auteur dramatique. Doyen des Jeux Floraux. Élu membre de l'Académie française le 29 mars 1815 lors des Cent Jours. Il fait partie des classiques et il votera contre Hugo. Le 26 août 1818, il mentionne l'influence du roi dans son poème consacré à la statue : «La voix du bronze frémissant, / De Louis proclame la fête……»

18) Il ne reste que le titre : «Vers sur Henri IV et Louis XVIII». (voir *Œuvres d'enfance et de jeunesse*, dans *Œuvres poétiques I, Op. cit.*, p. 28.)

19) Pour le moment selon le poète, on utilise ce terme «peuple» comme «la foule qui soutient et amène la statue de Henri IV au Pont-Neuf», par opposition aux révolutionnaires qui l'avaient détruite. On le précisera dans la troisième partie.

20) *RH.*, p. 311.

lui-même. En effet, avant cette strophe, c'était le poète qui parlait du rétablissement de la statue : « o ma lyre ! tais-toi dans la publique ivresse ; / Que seraient tes concerts près des chants d'allégresse / De la France aux pieds de Henri ?<sup>21)</sup> » De plus, il a les mêmes souvenirs que Hugo. Le 25 août 1818, selon *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, la statue était si lourde que les chevaux qui la transportaient se sont arrêtés avant d'arriver sur le Pont-Neuf. À ce moment-là, « la foule de plus en plus grossie, innombrable alors, s'[est substituée] aux chevaux et, avec l'emportement de l'homme et du peuple, [a ébranlé] la lourde machine qui [s'est enfuie], légère<sup>22)</sup>. » Ainsi identifie-t-on naturellement le « je » dans l'ode au jeune poète Hugo. Le poète partage l'enthousiasme avec le peuple qui transporte la statue du roi aimé.

Le peuple aime Henri IV, le peuple veut encore sa statue sur le Pont-Neuf et le peuple l'y amène. Dans l'ode de Hugo, ce n'est pas Louis XVIII qui l'érige, mais c'est le peuple. Il est vrai que c'est une rhétorique pour accentuer la popularité du Béarnais, qui aime lui aussi traditionnellement son peuple, mais selon Franck Laurent, cette participation du peuple au rétablissement de l'image du grand roi provoque un problème :

Une telle participation tend à transformer le peuple en acteur politique déterminant, et même en instance légitimant de l'autorité politique, plutôt que de le figurer comme un corps passif, dont l'existence même est subordonnée à la clémente autorité de son monarque<sup>23)</sup>.

Dans l'ode, le peuple n'attend pas passivement l'ordre du roi ; au contraire, il tire volontairement la statue adorée et l'élève activement. Le peuple ici s'éloigne de l'influence du roi actuel et il commence à penser et à agir lui-même pour réaliser son but. Hugo donne donc une image nouvelle au nouveau régime :

De l'amour des français reçois la noble preuve,  
Nous devons ta statue au denier de la veuve,  
À l'obole de l'orphelin<sup>24)</sup>.

Il est vrai que le poète décrit bien la statue équestre du roi de la manière la plus traditionnelle, mais comme Franck Laurent le dit, l'objet symbole est dû à la générosité de « la veuve » et de « l'orphelin », l'existence de l'image de Henri IV

---

21) *RH.*, p. 311.

22) Adèle Hugo, *Op. cit.*, p. 319.

23) Franck Laurent, « Le Roi, l'Empereur, la Ville, Variations sur l'Entrée royale dans l'œuvre poétique de Victor Hugo sous la Restauration et la monarchie de Juillet », in *Imaginaires et représentations des entrées royales au XIX<sup>e</sup> siècle*, *Op. cit.*, p. 145.

24) *RH.*, p. 311.

dépend donc de la ferveur populaire, tandis que la carence de la munificence royale se distingue. Louis XVIII, le monarque régnant, ne joue aucun rôle dans le rétablissement du symbole de la dynastie ; le peuple le réussit. Il semble donc que dans l'ode au «Rétablissement de la statue de Henri IV», c'est le peuple qui redonne vie à l'image du grand roi en France.

Comme on l'a déjà examiné dans notre première partie, le rétablissement de la statue signifie à la fois la restauration de la monarchie et celle de la paix. La figure de Henri IV joue un rôle de lien entre le peuple et le roi. Pour louer ce rétablissement, Hugo accentue tant l'amour du peuple pour Henri IV qu'il efface l'influence du roi contemporain sur la restauration de la figure de son célèbre aïeul. En conséquence, le peuple émerge plus clairement qu'en vrai. Par contre, la relation entre le peuple et le roi de la Restauration devient vague.

### III. Le rôle du «je»

On peut comprendre jusqu'ici que le peuple se distingue de l'éloge à Henri IV dans l'ode de Hugo. Les révolutionnaires ont détruit son image ; le peuple la rétablit. Pourtant grâce à lui, la figure du roi devient-elle une œuvre immortelle dans le futur aussi ? Est-ce qu'elle s'éloigne du danger de tomber dans l'oubli ? Pour finir notre article, nous essayerons de préciser la notion de peuple dans l'ode puis d'analyser la relation entre le peuple et le «je».

Au début de l'ode Hugo met en doute l'immortalité des grands personnages. L'ode commence par le regret de la fragilité des grands monuments par exemple de la statue d'Alexandre le Grand ou du colosse de Memnon :

Alexandre, un pêcheur des rives du Pirée  
Foule ta statue ignorée,  
Sur le pavé du Parthénon;  
Et les premiers rayons de la naissante aurore  
En vain dans le désert interrogent encore  
Les muets débris de Memnon<sup>25)</sup>.

Le poète dit que même la statue d'Alexandre le Grand a été abattue par un anonyme et que l'on ne la voit plus. En outre, en Égypte où prospérait autrefois une grande civilisation, la statue du colosse de Memnon, qui a été détruite, ne peut pas répondre au soleil levant pour saluer l'aurore, et elle garde le silence. On ne voit plus la figure des grands, on n'écoute plus la voix des grands. La rime «non» accentue la vanité à la fois dans l'Histoire et dans le mythe.

Comme les autres, la statue originale de Henri IV n'a pas été épargnée de

---

25) *RH.*, p. 309.



la destruction par la violence et elle a disparu une fois. Même Henri IV, le roi le plus populaire de la France, n'a pas pu laisser sa figure à la postérité. Son image est donc aussi fragile que celle d'Alexandre et celle de Memnon. Mais elle réapparaît. C'est le peuple qui l'amène sur le Pont-Neuf pour enraciner de nouveau la figure du roi aimé en France. Contrairement au roi de Macédoine et au pharaon, Henri IV arrive donc à renaître au XIX<sup>e</sup> siècle grâce à l'aide du peuple.

Alexandre le Grand n'a pas de peuple qui pense à lui ; Henri le Grand a celui qui l'aime. La statue des grands rois a été renversée par des anonymes ; celle de Henri IV est rétablie par le peuple. Cette comparaison nous montre l'essence du peuple dans l'ode. Il s'agit des petites gens, qui ne possèdent rien et qui ne gravent pas leur nom dans la chronique, par rapport aux grands comme les roi ou les empereurs. Les petites gens soutiennent les grands. Ils les font renaître et peuvent les tuer. Il n'est pas inutile de rappeler ici que Hugo décrit la statue rétablie par la générosité de « la veuve » et de « l'orphelin », c'est-à-dire le symbole de ces petites gens. Le poète remarque leur potentiel :

Où courez-vous ? – Quel bruit naît, s'élève et s'avance ?  
 Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos rois ?  
 Dieu ! quelle masse au loin semble, en sa marche immense,  
 Broyer la terre sous son poids ?<sup>26)</sup>

Avec le bruit, une masse apparaît dans le lointain. On peut comprendre ici que la masse est la statue ; l'image restaurée avance lentement « en sa marche immense ». Mais aussi c'est bien sûr le peuple qui la transporte. Il broie « la terre sous son poids » avec la statue. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Henri IV a réussi l'exploit de pacifier la France ; au XIX<sup>e</sup> siècle, des anonymes restaurent sa figure pour le symbole de la paix. Dans le passé, le roi donnait des ordres au peuple ; dans le présent, c'est le peuple qui choisit le roi par des « chants d'allégresse ». Le bruit est sa voix enthousiaste. Le peuple qui possède la voix, est aussi « grand » que le roi.

Ainsi, dès le début de sa carrière littéraire, on entrevoit l'intérêt de Hugo pour la force des petites gens, comme on le verra plus tard par exemple dans *Notre-Dame de Paris*<sup>27)</sup> et *Les Misérables*. Pour que la figure du grand persiste, il ne faut donc pas un autre grand personnage, mais les petites gens :

---

26) *RH.*, p. 311.

27) Hugo écrit dans le chapitre I du livre V de *Notre-Dame de Paris* : « ceci tuera cela » ou « les petites choses viennent à bout des grandes ; une dent triomphe d'une masse. Le rat du Nil tue le crocodile, l'espadaon tue la baleine, le livre tuera l'édifice ! » (*Notre-Dame de Paris*, éd. Pléiade, 1975, p. 173) Le roman décrit aussi des petits anonymes dans l'Histoire.

Un jour (mais repoussons tout présage funeste !)  
 Si des ans ou du sort les coups encor vainqueurs  
 Brisaient de notre amour le monument modeste,  
 Henri, tu vivrais dans nos cœurs,<sup>28)</sup>

Bien que l'emploi du mode conditionnel accentue la perpétuation de la statue, le poète en tant que prophète dit que le Henri IV en bronze pourrait disparaître un jour. Mais malgré cela, Henri IV laissera sa figure dans le futur aussi, parce qu'il vivra toujours dans « nos cœurs ». Le « nous » signifie ici le « je » et le peuple qui aime Henri IV. Le « je » du poète se confond donc avec le peuple qui amène la statue. Le grand roi gagne l'immortalité tant que le peuple pense à lui. Le Béarnais n'existe pas sans peuple, autrement dit c'est le peuple qui saisit le destin du roi. Par rapport à l'Ancien régime, la relation entre le roi et le peuple se renverse.

Or, remarquons également tout au début du poème le « je ». Avant l'apparition du « nous », du peuple, le poète se montre déjà :

Je voyais s'élever, dans le lointain des âges,  
 Ces monuments, espoir de cent rois glorieux;  
 Puis je voyais crouler les fragiles images  
 De ces fragiles demi-dieux<sup>29)</sup>.

Le « je » voit les monuments des grands s'élever puis crouler. Comme on l'a déjà mentionné, le « je » semble être Hugo lui-même. Mais ici il est aussi omniscient : il voit les monuments disparaître dans le passé et il affirme que même si les rois sont traditionnellement « demi-dieux », leurs images sont fragiles. Pour l'accentuer, il répète deux fois l'adjectif « fragile » dans la seule première strophe. Comme toutes les images des rois sont fragiles sans exception, la statue de Henri IV a disparu une fois. La Révolution a provoqué aussi la rupture en ce qui concerne la figure de Henri IV. Seul le « je » semble alors se souvenir de la figure du roi dans cet interrègne :

Je me disais : « La Seine arrose encore Ivry,  
 Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,  
 Se peignaient les traits de Henri<sup>30)</sup> ».

Assis près de la Seine, le « je » rappelle le temps de Henri IV et sa figure

---

28) *RH.*, p. 312.

29) *RH.*, p. 309.

30) *RH.*, p. 311.

disparue dans le lointain des âges. La destruction de la statue l'empêche de l'imaginer, mais le «je» pense toujours au roi. Comme on l'a déjà vu, pour Hugo il est important de se souvenir de Henri IV pour immortaliser sa figure. En effet, à la fin de l'ode, le poète dit que la statue en bronze, menacée par «les coups vainqueurs des ans ou du sort», est coulée en bronze dans «nos cœurs», c'est-à-dire le cœur du peuple qui n'oubliera pas Henri IV. Le «je» joue donc un rôle crucial non seulement pour prédire le destin de la figure du roi, mais aussi pour l'immortaliser. Il sert à transmettre le souvenir du roi et à nouer le temps avant et après la Révolution. En compensant la perte de la figure de Henri IV, il joue le même rôle que la statue de Henri IV, qui renoue les fils du temps.

De plus, si le «je» est un poète, c'est lui qui consacre à la statue l'ode au «Rétablissement de la statue de Henri IV». Autrement dit il offre un chant à la figure du roi qui a perdu la voix. Les débris de Memnon<sup>31)</sup> détruits par les révolutionnaires sont muets au moment de l'aurore ; par contre, la statue de Henri IV, qui a disparu une fois, gagne un chant donné par Hugo, né au début du siècle<sup>32)</sup>. Le rétablissement de la statue est donc parfait grâce à l'ode. Il n'est pas inutile de remarquer enfin que le poème commence par le «je». Hugo montre la confiance en son écriture dès le début de l'ode.

Inserée entre «Quiberon» et «La Mort du duc de Berry» en 1822, ensuite entre «Louis XVII» et «La Mort du duc de Berry» à partir de l'année suivante, «Le Rétablissement de la statue de Henri IV» fait certainement partie de la série des poèmes royalistes. Hugo y manifeste l'amour pour Henri IV et il offre un éloge à la fois au rétablissement de la statue et à l'ordre dans la société. Mais on y entrevoit aussi le futur Hugo, qui s'éloignera de la famille royale, qui s'intéressera aux petites gens, qui deviendront les misérables, et qui croient en sa littérature. Ici déjà, le poète souligne l'action du peuple en éclipsant l'influence de la monarchie sur le rétablissement de la statue et il joue un rôle crucial en tant que «je» pour protéger l'image fragile du roi. Ainsi Hugo dans l'ode immortalise la figure de Henri IV. Plus tard en 1831, le poète immortalisera une église, qui «s'effacera bientôt peut-être de la terre<sup>33)</sup>» : il s'agit bien sûr de *Notre-Dame de Paris*.

(Doctorante à l'Université d'Osaka)

---

31) Il mentionnera encore cette légende dans «Lui» des *Orientales*.

32) Comme on le sait bien, Hugo lie sa naissance au début du siècle dans «Ce siècle avait deux ans...».

33) Voir la préface de *Notre-Dame de Paris* : «L'homme qui a écrit ce mot sur ce mur s'est effacé, il y a plusieurs siècles, du milieu des générations, le mot s'est à son tour effacé du mur de l'église, l'église elle-même s'effacera bientôt peut-être de la terre.» (*Notre-Dame de Paris*, éd. pléiade, 1975, pp. 3-4) Mais si elle disparaît, elle peut survivre dans les pages de *Notre-Dame de Paris*.